
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT PAR M. FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

SOMMAIRE :

1. M. D... Sur Rimbaud.
2. M. Lucien Muhlfeld : *Lettre à Henri de Régnier.*
3. M. Paul Adam : *Avertissement aux Prolétaires.*
4. M. Henri de Régnier : *Propos alternatifs.*
5. M. Bernard Lazare : *De la nécessité de l'Intolérance.*
6. M. Francis Vielé-Griffin : *Causerie.*
7. Notes et Notules (Livres, Musique, Théâtre, etc.)

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

—
Décembre 1891

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. 5 francs.

Adresser toutes les communications à

M. BERNARD LAZARE, 12, Passage Nollet

En vente au numéro chez :

MARPON et FLAMMARION	:	10, Boulevard des Italiens.
id. id.	:	4, Rue Auber.
id. id.	:	3, Boulevard St-Martin.
id. id.	:	2, Rue Marengo.
id. id.	:	Galerie de l'Odéon.
LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT	:	11, Chaussée d'Antin.
LIBRAIRIE NOUVELLE	:	15, Boulevard des Italiens.
id. id.	:	3, rue de la Boétie.
SÉVIN	:	8, Boulevard des Italiens.
TRUCHY	:	26, Boulevard des Italiens.
DENTU	:	Avenue de l'Opéra.
SAUVAITRE	:	72, Boulevard Haussmann.
TARIDE	:	16-18, Boulevard St-Denis.
JAMATI	:	7, Boulevard St-Martin.
VILDIER	:	8, Boulevard Denain.
WEIL	:	9, Rue du Havre.
TAILLEFER	:	67, Boulevard Malesherbes.
MEA	:	1, rue du Havre.
CHAUMONT	:	48, Rue de Rivoli.
LECAMPION	:	2, Passage du Saumon.
BARANGER	:	132, Rue Lafayette.
TRESSE et STOCK	:	9-11-13, Gal. du T.-Français.
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX	:	29, Rue de Trévise.
A. LEMERRE	:	Passage Choiseul.
E. PAUL	:	100, Faubourg Saint-Honoré.
CRETTE	:	Passage Véro-Dodat.
MARTIN	:	93, Faubourg Saint-Honoré.
BRASSEUR AINÉ	:	45, Chaussée d'Antin.
BRASSEUR JEUNE	:	Galleries de l'Odéon.
LÉON VANIER	:	19, Quai Saint-Michel.
GAGNÉ ET BOULINIER	:	19, Boulevard Saint-Michel.

à BORDEAUX	:	Librairie Nouvelle, 3, pl. de la Comédie.
à MARSEILLE	:	chez Aubertin, rue de Paradis.
à NIMES	:	chez A. Catelan, rue Thoumayne.
à BRUXELLES	:	chez Lacomblez, rue des Paroissiens.
à LIÈGE	:	chez Desoër.

Et dans les principales gares

Dépositaire général, **Librairie Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince.**

SUR ARTHUR RIMBAUD ⁽¹⁾

Né en 1855 à Charleville, élève au collège de cette ville jusqu'en 1870. Commence études classiques de bonne heure.

Était en 5^e, vers 1866, quand, premières manifestations de précocité intellectuelle. Fait alors un résumé raisonné d'histoire ancienne qui étonne son professeur. A cette époque très religieux, toujours premier en instruction religieuse, intolérant, fanatique. Mais en 4^e, classe de grammaire, il plaît peu à son professeur, qui signale en lui esprit singulièrement révolté, et qui, au Principal lui faisant l'éloge des dispositions du sujet, répond : « Tout ce que vous voudrez M. le Principal, intelligent, c'est possible, mais, *finira mal.* »

En 3^e, Rimbaud reprend ses avantages sur un terrain plus littéraire. Premières reproductions poétiques : Du Boileau, genre *Repas ridicule* et *Lutrin*, mais plus naturaliste et plus féroce — athéisme.

En 2^e, succès étonnant en vers latins. 1^{er} prix au Concours académique, se met aux *mauvaises* lectures, lâche le classique. — Commence à effrayer le Principal lui-même qui tâche pourtant de le pousser le plus possible en vue de succès académique. — Mère sévère, augmente d'exigences à mesure que les résultats sont plus grands.

(1) Nous devons ces notes biographiques à l'obligeance de l'éditeur Léon Vanier. Elles lui ont été communiquées, ainsi qu'à Paul Verlaine, par M. D..., sûrement informé de tout ce qui touche à Rimbaud.

Cette biographie sert de préface au livre de Rimbaud : *Poésies*, que publiera en décembre, Léon Vanier.

— Travail considérable de la part de Rimbaud. — En rhétorique, année scolaire 1869-70, très étonnant. — Principal et professeur (I.....) absolument emballés à son endroit. Tous les prix de la classe excepté celui de mathématiques. — Plusieurs premiers prix au concours académique. — Facilité inouïe en vers latins. Possède maintenant tous les poètes français modernes et contemporains. Lâche Victor Hugo. — Athée avec provocations — Blanquiste. — Son professeur de rhétorique (I...) est devenu son camarade et n'est pas lui-même sans un commencement d'inquiétude. En attendant, il lui fait faire plusieurs *mauvaises* connaissances : Deverrière, Bretagne, et par Bretagne, Verlaine. La violence et la méchanceté réelle de ce dernier séduisent particulièrement Rimbaud ; sa forme littéraire ne lui est pas indifférente. Il en vient à la proclamer, à le proclamer le premier poète (lui et Mériel), en avance seulement de seize ans sur Morice et les décadents. Au sortir de la rhétorique, d'ailleurs, a déclaré à sa mère qu'il ne continuera pas ses études. — Vend ses prix et vient à Paris quelques jours après le 4 septembre, crie : A bas Trochu ! aussitôt débarqué, traite de v..., de c..., de mouchard, etc., un agent qui lui fait des observations ; il est, pour ce fait, mis au dépôt, puis 15 jours de Mazas, ce qui l'empêche de se créer les relations littéraires qu'il était venu chercher dans la Ville Lumière. Réclamé par sa mère il revient à Charleville où il attend la fin du Siège de Paris pour faire une nouvelle tentative d'évasion. Dès la levée du Siège, il vend sa montre d'argent, et avec le produit, vient à Paris, où il se présente chez Gill dans des circonstances bizarres. Gill a raconté la chose (?) — Rimbaud passe une huitaine crevant de faim, couchant dans bateaux à charbons, mangeant les détritibus de salades et légumes jetés par les fruitiers ; il a acheté un hareng, et en mange un petit bout tous les jours ; la poche du veston est trouée ; le *grand* homme s'aperçoit un jour qu'il se promène avec une moitié de hareng sortant de son vêtement ! joie des passants. Retour à Charleville. — Pendant la Commune, il revient à Paris, à pied — arrivé, — il s'engage dans « tirailleurs de la révolution », compagnie franche. — S'est présenté comme frère venant de province, enthousiasme des bons communistes, collecte

dans képi : 21 fr. 13 sous, mangés aussitôt avec frères qui rentrent ainsi dans leurs fonds. D'ailleurs jamais armé ni habillé, vit quinze jours caserne Babylone avec de bons ivrognes, apprend que les troupes vont rentrer, se sauve et revient pedibus à Charleville où désormais il laisse pousser ses cheveux jusqu'à ce que Verlaine à qui il a écrit pour « conter sa haine » lui écrira de venir à Paris, ce qu'il fait bien vite, grâce à 20 fr. donnés par Deverrière (septembre 1871). Séjour à Paris. — Entre temps quelques retours à Charleville. Premier voyage en Angleterre. — Affaire de Bruxelles. — Séjour à la campagne (Roche). Séjour en Angleterre avec Nouveau qui est vite abandonné. Professorat Londres et province. C'était pendant le séjour de Verlaine à Mons, si je ne me trompe. A l'époque du retour de Verlaine à Paris, Rimbaud est revenu à Charleville. Il extorque à sa mère argent pour Allemagne où il commence polyglottisme et philomathie. — Séjour à Stuttgart quelques mois — puis vend sa malle, va en railroad jusqu'au St-Gothard; plus d'argent : franchit le St-Gothard à pied, manque de mourir, enfin parvient à Milan où il est recueilli par une bonne femme (1875 si je ne me trompe). Il veut aller rejoindre je ne sais plus quel individu qui fait du savon dans une Cyclade ; pour cela il s'en va d'abord à pied jusqu'à Brindisi. Inso- lation entre Sienne et Livourne — Hopital — Consul de Li- vourne le fait rapatrier. Séjour à Marseille. Il s'engage dans une bande de carlistes et revient à Paris avec la prime. De là à Charleville (1876), Vienne, où il s'enivre. Il est volé — mendicité — travail — rapatrié à la suite d'une rixe avec la police. — Il revient à Charleville par Strasbourg et Montmédy, fin 1876, file en Belgique où il trouve raccoleur qui l'emmène au Helder. Il s'engage au service de la Hollande : 1.200 fr. de prime dont 6 ou 800 à toucher tout de suite. — Il s'embarque, arrive à Su- matra. Salle de police — s'ennuie et déserte. — Il erre un mois dans l'île, s'embarque sur un navire anglais et re- vient à Charleville par Liverpool et Dieppe (si je ne me trompe); malgré les 3 ans de prison qu'il a mérités en Hol- lande, il regagne ce pays de cocagne et se fait raccoleur. Sachant l'allemand, il rôde sur frontière et raccole pas mal de bons Prussiens, grâce à quoi, il gagne pas mal

d'argent et file à Hambourg où il achève de dissiper ses bénéfices. — De là à Copenhague, où il vit comme il peut, puis à Stockholm où il est receveur au cirque Loisset (1878?). De là Egypte, Alexandrie, puis Chypre où il est chef de carrière pendant 6 mois. Il revient à Roche-malade, on l'y voit pour la dernière fois, fin 1879. De là parti pour le Harar où il fait un séjour assez long et plus de renseignements du tout (1).

(1) Ici s'arrêtent les notes fournies par M. D... En 1891, un voyageur, M. X..., apporte à Léon Vanier de récentes nouvelles de Rimbaud. En 1890, Rimbaud était à Aden, d'où il partait avec des caravanes pour faire le commerce (cotons et peaux). En 1891, M. X..., revenant du Tonkin, rencontre Rimbaud à Aden même. Le poète revenait en Europe, avec une somme assez ronde : 60.000 francs, gagnée dans le commerce des peaux, lorsque dans une chute malheureuse il se cassa la jambe. La fracture était si grave, que, quand M. X... repartit on venait d'amputer Rimbaud.

(D'autres informations ne nous permettent d'affirmer qu'Arthur Rimbaud) complètement rétabli, arrivera sous peu, pour reviser l'édition de ses œuvres.)

LETTRE A HENRI DE RÉGNIER

Mon cher confrère,

Le plaisir que m'a valu la lecture de votre dernier article contre le Naturalisme n'a pas été sans mélange. Je fus, comme bien je comptais, séduit au charme de votre concision désinvolté ; mais je sentis en même temps la déception, inévitable, en polémistique matière, quand fait défaut l'assentiment. Cette joyeuse, cette tonifiante complicité, je m'en suis refusé l'agrément supérieur : je n'eusse pu, sans complaisance, souscrire mentalement à vos conclusions. Et comme je vous sais au-dessus, je ne dirai pas de malveillance, mais même d'exagération, occasionnellement et combativement voulue, comme je ne puis mettre ce que je crois une injustice qu'au compte de votre idiosyncrasie, je me permets — dans cette Revue dont le titre même invite à la discussion — de vous soumettre, en tout respect et en toute cordialité, les scrupules que fit lever votre article.

« Le naturalisme », dites-vous, « avec le genre de gloire qu'il comporte, se manifeste à peu près en M. Emile Zola, Alphonse Daudet et M. Edmond de Goncourt. » — En cet article, vous soupesez les gloires de ces messieurs.

Pour M. Alphonse Daudet, vous avez tôt raison. Vous méprisez avec finesse son anecdotisme ataxique. — Tout au plus êtes-vous malheureux dans le choix que vous faites de Tartarin comme exemple des créations les plus prochainement périssables de cet auteur. Tartarin, roman, est de petit art ; Tartarin, type, est d'observation facile, grosse, mais frappante, et le personnage pourrait bien demeurer dans les mémoires, comme Paturot ou Cotonet.

Tartarin est de la littérature régionale, supportable. — Il reste qu'avec son inaptitude artistique, son incompréhension, sa sensibilité souvent feuilletonnière, M. Daudet apparaît comme une assez séduisante concrétisation de Riendutout.

De M. Edmond de Goncourt vous indiquez, comme il sied, le talent hors de pair, la gloire étriquée. — Tout au plus êtes-vous téméraire dans l'excellence que vous accordez à la *Fille Elisa*, roman écrit, selon la déclaration de l'auteur, pour « parler au cœur et à l'émotion de nos législateurs » et auquel, en effet, les parlementaires ont pu s'intéresser sans effort, roman dont l'émotion demeura à la préface, livre pauvre d'humanité et mince de littérature, bien loin, ce me semble, des chefs-d'œuvre que signait, avec son frère, M. Edmond de Goncourt. — N'empêche que ce dernier ne demeure, derrière le personnage aigri et diminué dont les superficiels s'étonnent, « l'artiste divers, exquis, poignant, solide », que vous avez reconnu qu'il est.

Reste M. Emile Zola, le gros morceau, dirons-nous tous deux (avec des intonations différentes), M. Zola, contre qui seul, au vrai, va votre article, et dont en réponse il n'est peut-être pas si ridicule que je tente l'éloge, puisqu'aussi bien sa louange ne fût dite que par des camarades ou des disciples, insuffisamment convaincus de désintéressement à son endroit. D'entre ces reconnaissances de sa gloire, j'en mettrais pourtant deux à part, non suspectes : l'une de M. Stéphane Mallarmé, trop haut artiste et trop autre pour qu'on puisse récuser la sincérité de son avis, l'autre d'Emile Hennequin, théoricien indifférent aux écoles et soucieux seulement d'exactitude.

J'espère donc, mon cher confrère, que d'abord vous me permettrez, que vous permettrez à M. Mallarmé de vous signaler, de Zola « ce sens inouï de la vie, ces mouvements de foule, la peau de Nana dont nous avons tous caressé le grain... »

Mais ce n'est pas pour ses mérites de descripteur accompli et d'adroit régisseur de foules que ce romancier vaut supérieurement.

Hennequin, dans une étude que pour sa vertu suasive j'espère vous voir lire, a démontré que l'originalité de Zola parmi les écrivains réalistes était ses surprenantes qualités *poétiques*, grâce auxquelles malgré l'apparente apathie d'un tempérament également et indifféremment apte à tout décrire, à tout évoquer, il ne s'appliquait qu'à la transcription des êtres et des choses *de force* : il est artiste, parce qu'il choisit : non ses milieux ou ses personnages, mais chez ceux-ci un groupe préféré de leurs propriétés : seules l'intéressent les puissances *actives*, saines ou délétères, robustesse humaine ou perversion féminine. C'est le poète de l'énergie. C'est un stoïcien passionné.

— Soit. — Il subsisterait que vous répugnent assez pour vous désintéresser complètement les trois tares que vous déplorez dans cette œuvre : la fécondité uniforme de sa production ; l'esthétique dont elle s'étaie ; l'aloï de son succès.

Reproche de fécondité, reproche d'uniformité : c'est tout un, puisque le premier sans le second serait inintelligible. Comment pourrait-on incriminer l'étendue d'une œuvre d'artiste, si elle était nécessitée par sa variété même ? On ne le pourrait que par cette paresse qui nous fait négliger les choses lentes à connaître, et mieux aimer *à priori*, pour la contingence médiocre d'un peu d'attention à économiser, les pages brèves aux livres pleins. Certes elle peut noblement se défendre, la préférence des plus légères lectures : les œuvres courtes prêtent une moins large prise à l'Imparfait. Mais le goût du parfait et du rare ne doit pas rétrécir notre compréhension. Si, personnellement, nous nous plaisons à fortifier, comme notre première vertu d'artiste, cette sévérité jamais satisfaite, préservatrice des inutiles accouchements et des relevailles mélancoliques, ne veuillons pas généraliser cette exigence particulière jusque en faire la Loi intransgressible de la mise au monde artistique. L'histoire de tous les arts dirait la vanité de la prétention, montrant chez la pluralité des grands artistes une débordante force créatrice. Elle montrerait, il est vrai, des génies différents, mal prolifiques. Mais, en art, les ascètes ont-ils le droit de mépriser les viveurs ? Saint-Grégoire-de-Nazianze, en

une de ses lettres, raconte que « chaque fois qu'il rencontrait une femme dont le mariage avait comblé les entrailles, il la saluait du plus profond de son âme. » Prenons leçon de ce chaste. Avouons que la fécondité est la haute vertu de la créature, et, pas moins que d'un autre, de l'artiste.

Je suis donc assuré, mon cher confrère, que vous ne feriez point à Zola remontrances pour le fait seul de sa production, si vous ne la voyiez à ce point entachée d'uniformité et de répétition, qu'elle n'eût plus droit au nom de fécondité, mais bien de ressassement. Ce labeur périodique et invarié vous semble besogne de manœuvre ; M. Zola vous évoque, je pense, un ouvrier typographe condamné à « recomposer » sans fin le même livre dont il vient, toutes feuilles tirées, de « distribuer » les caractères, à le recomposer sans autre notable changement que sur la suscription de la couverture ; et, conséquemment, vous déclarez fallacieuse et superflue cette puissance qui s'use à recommencer indéfiniment le même geste.

Il ne manque à la validité de ce raisonnement que la justesse des prémisses. Lisez (si vous souriez, je vous prierai de me croire sur parole) la déjà longue série des romans jeunes de Zola, les *Mystères de Marseille*, le *Vœu d'une morte*... puis lisez les *Contes à Ninon*, et enfin les *Rougon-Macquart*, soutiendrez-vous que l'artiste n'ait point évolué, n'ait point lentement et mûrement corrigé sa manière ? Vous négligez la genèse de l'auteur, et vous vous en tenez aux *Rougon*. Avec ce procédé, on condamnerait sommairement les trois quarts des peintres et la moitié des écrivains, je dis les meilleurs. C'a toujours été le droit des artistes, parvenus, tard ou tôt, à la plus conforme expression de leur tempérament, de ne point chercher encore une orientation différente. Et, par exemple, l'histoire presque entière de la peinture italienne est faite d'artistes constants. S'il en est moins ainsi en littérature, c'est que trop souvent chez l'écrivain le penseur inquiet énerve la santé de l'artiste, le dérouté par des subtilités, d'ailleurs scrupuleuses, de sa normale où il s'aurait dû tenir.

Mais, moins qu'à quiconque, on ne saurait adresser à M. Emile Zola le reproche de stagnation, sans oublier le

caractère de son œuvre actuel. Il imagine l'histoire d'une famille sous le second Empire. Voudrait-on que les divers chapitres fussent de ton disparate? L'artiste qui eût entrepris la longue suite de fresques d'une gigantesque décoration serait-il pas tenu à quelque unité de faire? Et cette constance dans l'exécution qui, chez tous, est un droit, n'est-elle pas, chez lui, strictement nécessaire?

Le sage respect de cette obligation n'a pas empêché que les épisodes successifs de l'histoire des Rougon-Macquart ne vaillent par la plus inouïe variété. De la *Conquête de Plassans*, à la *Page d'amour*, à la *Faute de l'Abbé Mouret*, à l'*Assommoir*, à *Germinal*, à l'*Œuvre*, à la *Terre*, à l'*Argent*, M. Zola déroule la collection extraordinaire de ses décors, de ses milieux, de ses personnages, et cette collection est infiniment plus que la reproduction savante de la complexité d'un pays en un temps; c'en est une synthèse émue. — Il est certain que l'émotion qui crée cette œuvre ne fait pas broncher l'artiste fort qui la dit; mais, à cela, quel mal?

Quel mal, encore, si, dans ses heures de loisir ou de combativité, M. Zola a publié des écrits de théorie, courageusement faibles? Hennequin discutait sa tentative d'esthétique « parce qu'elle est erronée comme toute esthétique de parti, puis parce qu'elle trouble l'appréciation exacte de ses œuvres. Autant cet écrivain nous paraît piètre penseur, mal renseigné et peu spéculatif, autant nous l'admirons pour son génie incomplet et puissant. » Je l'admire aussi, en un sens plus familier, pour la bonne foi de son esthétique naïve. Et puis, qu'importe? Moréas est-il moins précieux chanteur de Madeline et d'Æmilius, après avoir expliqué, sur une table de café, l'évolution de la littérature française, par le jeu étonnamment simplet de quelques moitiés d'allumettes?

Le succès, enfin, de M. Emile Zola, ne nous effarouche pas plus que son esthétique. A coup sûr il est venu pour de mal avouables raisons, mais en bonne équité c'est à ceux qui le firent, non à celui qui en profita, qu'en va la responsabilité. Les livres du professeur Fournier sont achetés des collégiens, pour les pires motifs; est-ce la faute de l'auteur? — Puisque vous avez, mon cher con-

frère, finalement invoqué la Postérité, et puisqu'il est admis qu'elle est équitable, je crois que Sa Clairvoyance lui fera comprendre Zola autrement que les rastaquouères, mais je crois qu'elle l'admira. — Ce succès à faux, quoique mérité, ne tourmente que les désireux de vente, inquiets de voir la clientèle riche se dépenser en de volumineuses acquisitions. Dieu merci, nous n'en sommes pas là, vous ni moi.

Comment, maintenant, mon cher interlocuteur, osâtes-vous devancer cette judicieuse mais discrète Postérité, jusqu'à décider quels écrivains naturalistes, à ses yeux non ouverts encore, mériteraient d'être discutés, à l'exclusion de leurs émules ? Oh, le mot commode, *Naturalisme*, et qu'à l'aise on y inclut ceux qu'il plaît. Qu'est-ce, encore ? M. Alexis, seul, s'en réclame-t-il, avec vos trois mousquetaires d'élection ? Pourquoi en détachez-vous Hennique et Huysmans ? Est-ce que, malgré son début et son sujet, *Là-Bas* n'est pas aussi naturaliste que ses romans aînés ? Et *En Ménage* n'est-il plus considérable ? M. de Maupassant écrit pour les salons, mais il a fait quelque autre chose jadis. Et ceux que vous dédaignez ? Et Céard ? Et Ibsen ? Direz-vous : « Ils ne sont pas de l'École naturaliste » ? — Certes, mais cette école n'exista jamais. Il n'y eût que sympathie de départ, conformité de tendance, estime de talent. Autrement parlant, qui serait naturaliste, et pourquoi Goncourt plus qu'Huysmans ? Aussi, qui serait parnassien ? qui symboliste ?

Dans ce sens plus large et plus vrai, le Naturalisme ne tombe pas sous les jolis traits que vous lancez à son plus fameux représentant. Pendant un quart de siècle, quelques écrivains laborieux et artistes ont fait, pour le roman, pour le théâtre, pour la langue française, de braves efforts et de réelles conquêtes. C'est parce que je sens ce que leur devra l'œuvre de demain (comme aussi bien ce qu'elle devra aux parnassiens, inconscients collaborateurs des naturalistes dans la désinfection du romantisme), que je ne puis pas ne pas prendre leur défense, fût-ce contre vous, cher ami.

D'ailleurs, il n'est pas de *défense* nécessaire. On ne dé-

fend pas l'histoire, et c'est pour nous déjà parler d'histoire que parler du naturalisme. Le naturalisme n'est qu'un cas particulier et qu'une dénomination temporaire. Ce qui demeure, c'est, à travers tous les âges de la littérature, un courant réaliste : des artistes plus épris de la réalité vivante que du rêve imaginé. Dans les seules lettres françaises, ils s'appellent Charles Sorel, Furetière, Saint-Evremond, Le Sage, Restif, Laclos, Balzac, Flaubert, et ceux que j'oublie. On peut en préférer d'autres. On ne peut pas dire qu'il en soit de plus grands, puisqu'ils comptent Balzac. On ne peut surtout pas les nier, sans étourderie. — Ceci soit dit sans vous blesser, mon cher de Régnier : il ne convient pas au Poète de descendre à la compréhension de l'histoire ; la myopie lui sied : et si quelques-uns trouvent un peu plus de justice dans cette lourde réponse que dans les charmants dires de votre mois passé, ils en tireront, indirectement, mais sans surprise, cette seule certitude que vous êtes infiniment plus artiste que

votre tout dévoué confrère,

LUCIEN MUHLFELD.

AVERTISSEMENT AUX PROLÉTAIRES

Bien qu'on l'estime une grave erreur d'économie générale, la grève reste encore le seul moyen d'obtenir des améliorations passagères pour le sort des laborieux. Vainement les gazettes du Pouvoir prêchent que ce genre de manifestations ne rapporte rien aux ouvriers. Il faudrait méconnaître la sincérité du télégraphe lui-même pour ne pas saisir que chaque tentative des grévistes induit le patronat en une plus sage circonspection. Les deux récents exemples de Rive de Gier et de Lens infirment les déclarations gouvernementales. L'augmentation de salaire récompense l'effort des verriers; et les quarante mille houilleurs du Pas-de-Calais ne paraissent pas sortir sans un notable bénéfice du conflit.

N'eût-elle que ce double résultat de tenir une menace constamment levée contre l'égoïsme du capital et d'habituer à la lutte, d'aguerrir à la faim les foules sacrées du prolétariat, la grève n'en devrait pas moins être défendue. Certes, chaque fois qu'on en déclare, la production étrangère envahissant nos marchés remporte une victoire au détriment de la production nationale. Si ces victoires se multipliaient, notre industrie diminuant d'importance, par suite de ressources, irait lentement mais sûrement à la ruine. Des faillites énormes se succéderaient. Des banques sombreraient. Des Krachs provinciaux, puis des Krachs généraux amoindrirait la richesse du pays. Les industries périssant, le chômage obligatoire réduirait les travailleurs à la misère...

Ce tableau que les avocats du capital aiment pousser au plus noir lorsqu'ils combattent la force socialiste, im-

plique un fonds de réalité. Mais les grèves menées jusqu'à ce jour n'acquièrent point mieux que d'être régionales et successives. Aussi importe-t-il de comprendre que les ruines dont on menace le pays demanderaient, à ce compte, plusieurs siècles pour se généraliser au point de causer la catastrophe définitive. En outre, la ruine d'une industrie particulière amène le développement d'une industrie sœur qui on profite. Des capitalistes se trouveront toujours pour accourir sur le cadavre d'un concurrent, le dépecer et utiliser au mieux ses débris. Sur les ruines des uns, des fortunes nouvelles s'édifieront. Il y aura seulement eu déplacement des capitaux...

Hypothèse d'ailleurs que tout cela dont l'évolution consommerait des siècles. Avant cinquante années, une grève internationale éclatera qui, obligeant le capital à battre dans le vide, lui dérobant tout travail, le contraindra à la reddition finale. L'énergie entière du socialisme doit donc viser le but de la concorde ouvrière internationale. En combattant l'idée de patrie, les anarchistes, répudiés bien à tort par l'opportunisme calculateur et personnel des Guesde et des Lafargue, accomplissent à l'heure actuelle la meilleure besogne théorique.

Qu'importe, en définitive, et dans le sens humanitaire le plus large, que l'industrie d'un pays décroisse au profit des nations voisines ? Les ouvriers du pays malheureux passeront les frontières, s'amasseront autour du foyer industriel le plus actif. Ils contribueront à son développement, à sa valeur, à sa suprématie ; puis, le même phénomène économique, qui s'était accompli avant l'immigration, se reproduira. Le travail imposera des conditions nouvelles au capital centuplé par les efforts des laborieux. Les conflits renaîtront. Le pays en pléthore perdra peu à peu de son embonpoint. De cette perte les peuples voisins profiteront, et l'exosmose du prolétariat recommencera en sens inverse.

Des époques de prospérité et des époques de stérilité alternatives se succéderont dans chaque patrie. Mais, durant les années où la production ancienne aura passé dans des mains étrangères, de nouvelles industries se seront créées sur le sol en souffrance. Par l'avidité commune aux hommes d'argent, les capitaux déchus ne tarderont

pas à s'agglomérer à nouveau afin d'aboutir à des utilisations fructueuses. Les nouvelles industries découvertes auront quand même augmenté le bien-être humain ; en sorte que la détresse momentanée d'une patrie aura contribué au progrès général des êtres vers le bonheur social.

Des exemples actuels appuient ce dire. Au temps de la Renaissance il y eut émigration vers l'Italie, l'Espagne, la Grande Grèce. Les peuples envoyèrent aux pays de richesses l'élément fort et actif de leurs générations. Il nous en revint, au Nord, de précieux éducateurs qui, ayant puisé parmi les races méridionales le génie d'invention, vinrent appliquer en pratique les vérités découvertes. Ces éducateurs constituèrent par trois siècles de labeur la suprématie économique, par suite intellectuelle, des races plus septentrionales. Aujourd'hui l'exosmose s'accomplit du Midi au Nord. Les Italiens envahissent nos chantiers ; et comme la production la plus active s'est concentrée en France et en Angleterre, il y a afflux de forces laborieuses dans ces deux centres. Le phénomène de pléthore apparaît. La surproduction encombre les réserves des magasins ; les besoins se sont accrus à mesure que les appétits primitifs s'assouvissaient. Le peuple capable de savoir que le travail accumulé par lui, équivaut, pour la somme de l'effort individuel en un an, à la valeur numéraire de 2300 francs, réclame le versement de ce numéraire au lieu des 1000 francs que lui accorde la moyenne statistique des salaires. Il conçoit qu'on lui vole environ les trois cinquièmes de ce qu'il gagne réellement ; et il juge que c'est là beaucoup trop.

Les grèves surviennent pour donner quelque sanction à son mécontentement. On lui explique alors qu'étant, comme pauvre, l'immense majorité du peuple, il est aussi l'immense majorité contribuable. Payant le plus il a droit, selon la morale capitaliste elle-même, au plus de bien-être. Au contraire les lois furent, semble-t-il, instituées pour défendre contre lui le bonheur d'une minorité propriétaire. Alors que le code devrait sanctionner les devoirs du capital envers le Travail, force précieuse, essentielle de la nation, il se borne à protéger les privilèges énormes de la richesse. Rien n'est-il plus odieux que

l'obstination du Sénat, de la Chambre même à écarter, par exemple, le principe des retraites ouvrières; alors que ce principe existe en application depuis les temps administratifs les plus reculés pour assurer la vieillesse des fonctionnaires ou soldats gradés, sortis presque tous de la partie aisée du peuple ?

L'injustice est évidente; elle dénote un égoïsme immonde.

Que les bourgeois s'étonnent ensuite des idées de violence qui germent dans la plupart des cerveaux! Cette violence, si sanglante qu'on la puisse prévoir, vaudra-t-elle jamais, pour le nombre des victimes, les malheureux épuisés par les travaux délétères, rongés par la maladie du plomb, de la céruse, par la phtisie des cotons, par celle qu'amène le passage subit de la chaleur des fours métallurgiques à la fraîcheur de l'air ?

Quel 93 serait la punition de la force dévoratrice du capital moderne ?

Mais la violence que préconisent les plus avancés des socialistes, — l'extrême gauche de ce parti, les théoriciens et les savants de la grande idée altruiste, les docteurs de l'anarchie, puisqu'il convient de les nommer, — la violence qu'ils préconisent n'est point aussi basse que la rêverent les atroces bourgeois en honneur il y a cent ans. Les anarchistes ne prétendent pas, à l'exemple des tueurs de septembre, supprimer à coups de guillotine les femmes et les hommes attachés à des croyances différentes des leurs. Le raisonnement est tout autre.

En définitive tout le système social actuel repose sur la priorité de la Force brutale. La propriété est un effet lointain, héréditaire des conquêtes barbares. Le salariat est un nom nouveau donné à l'esclavage; et le droit écrit pour défendre la propriété, n'est que la consécration de la Force victorieuse, foulant aux pieds l'ennemi trop faible. Que depuis des siècles, des marchands fourbes, des entremetteurs adroits, aient récupéré sur le conquérant primitif une partie des richesses foncières en échangeant les produits de la ruse, ou en battant le plus faible au nom du plus fort, en exploitant le misérable sous la protection du seigneur; qu'en 1789, la ruse du bourgeois ait définitivement remplacé dans ses apanages la brutalité du noble, — il

n'en reste pas moins véritable que la force seule prédomine encore. Lorsqu'on invoque le suffrage universel cela revient à faire le recensement de deux armées en présence dont la plus faible numériquement se soumet aux caprices de la plus forte. La minorité dit à la majorité : « si nous en venions aux mains vous m'écraseriez ; je cède donc et j'accepte momentanément votre triomphe probable. »

Donc la force, rien que la force. Le droit n'est qu'un mot ; la liberté un autre que les prolétaires anciens eurent la sottise d'accepter en échange de l'esclavage. Cette institution historique rendait la vie infiniment plus heureuse, plus assurée, et partant plus libre, que ne le fait le salariat moderne.

Ce que l'anarchie veut prouver par la violence c'est que la minorité intelligente et audacieuse devient une force contre le nombre stupide et féroce ; c'est que les grévistes de Fourmies, s'ils avaient lancé une quinzaines de bombes façon Orsini dans le bataillon du commandant Chapus, auraient donné fort à réfléchir aux messieurs de la place Beauveau.

Cette opinion des anarchistes ne me paraît pas la plus mauvaise.

Aujourd'hui les bourgeois suffisamment éclairés sur la justice des revendications ouvrières, n'osent plus guère y contredire. Ils se retranchent derrière le « *non possumus* » de l'ancienne théologie, et semblent croire que le dogme du capital doit être respecté *quia absurdum* aussi bien que le dogme de l'Incarnation, « Vous ne manquez pas de raisonnement, affirment-ils aux prolétaires. Vos idées se tiennent. Leur logique ne nous offusque pas. Mais accomplir vos desiderata ! Y pensez-vous ? Nous ruinerions le capital. Les actionnaires des compagnies les plus sûres verraient décroître leurs dividendes !!! Vous voyez bien que vos prétentions sont pratiquement folles. Ne faites donc pas de bruit dans la rue où nous essaierons nos fusils, modèle 86... »

Et la bande des voleurs, ou si vous voulez les héritiers des nobles conquérants antiques, continue ses trafics abominables sans plus s'inquiéter. Elle a d'ailleurs de trop justes motifs de repos. En Allemagne, comme en France, s'il se trouve un Ali-Baba socialiste pour décou-

vrir le Sésame, et descendre dans les cavernes du parlementarisme, il s'empresse de s'enrôler parmi les brigands, loin de tendre à les détruire. Les Guesde, les Brousse, les Lavy, les Lafargue et toute la tourbe possibiliste, ne prononcent le mot sacramentel que pour s'installer commodément au milieu du trésor, attendre là que l'oubli se fasse sur les théories incendiaires de leur jeunesse, et qu'ils puissent, tout comme M. Grévy, s'assurer des immeubles de rapport. Qui penserait aujourd'hui que M. Ranc fit partie (ô si jadis !) de la Commune ?

C'est pourquoi, bon prolétaire, tu t'imagines en vain avoir gagné la partie quand un gaillard plus ou moins énergumène t'a débité en tranches, *le capital* de Karl Marx, et s'est fait élire député, par ta confiance naïve. N'aie pas d'affaire avec ces gens-là qui te parlent de légalité parce que la légalité c'est le manche, et qu'ils espèrent bientôt passer de ce côté de la poêle où tu fris, et où tu continueras longtemps à frire.

Ils savent bien ne tenir jamais la majorité et par conséquent n'avoir jamais à accomplir les programmes de leurs discours.

En suivant l'avis qu'ils proposent : atermoyer ; tu laisseras tout bonnement au Pouvoir le temps de préparer une efficace croisade contre toi. Ne crains-tu pas que, méditant sa petite vengeance, il ne cherche à t'écraser une fois pour toutes. Mais, bon prolétaire, tu l'embêtes énormément. Le Pouvoir, avec tes grèves. Le patron, c'est lui. La Chambre et le Sénat ne renferment que des patrons, de riches industriels élus par l'ignoble servilisme des paysans. Et tu t'imagines que ces gens-là vont t'accorder des réformes, réformes qui diminueraient certainement la pension qu'ils servent à leurs cabotines et les loyers de leurs chasses ! Que tu es simple bon prolétaire !

Suis toujours les conseil de tes gaillards possibilistes ou « parti ouvrier » et avant peu tu assisteras à la bonne fusillade générale propre à taire les criailleries importunes. Il suffira de quelques escadrons composés avec des rustres solides, et une ou deux salves de fusil à répétition pour en finir avec les grèves et le socialisme.

Tu ignores donc, excellent prolétaire des industries, la

haine du paysan pour toi. Ne songes-tu pas que tu es le vivant reproche à sa servilité, l'outrage perpétuel à sa lâcheté. Tu l'exaspères comme sa conscience, la conscience du Peuple qui crie contre son humilité bestiale ! Et le jour où le gouvernement, c'est-à-dire le patronat, lancera sur toi la plèbe des campagnes pour commencer le grand massacre, il ne sera pas un laboureur qui ne se lève pour tirer sa balle dans la masse.

Voilà ce qu'on te prépare, bien sourdement, en secret. Oh tu verras les professions de foi officielles aux élections prochaines ! et la loi, pour la liberté du travail qui suivra la rentrée des nouvelles chambres. Le dernier massacre se prépare. A toi de prendre les devants.

PAUL ADAM.

PROPOS ALTERNATIFS

Amant alterna Camæncæ.

VIRGILE.

L'un. — Oh celui-là ce n'est pas quelqu'un c'est quelques-uns.

L'autre. — On l'a dit d'Homère et pourtant c'est déjà quelque chose encore que ce soit trop.

L'un. — D'ailleurs l'écrivain dont nous parlons est mort.

L'autre. — On ne s'en apercevrait pas.

L'un. — A la place qu'il tenait ?

L'autre. — Plutôt à celle qu'il tient dans notre controverse et qui ne lui est pas avantageuse.

L'un. — Cependant remarquez, cher ami, que nous l'estimons fort néanmoins, que d'autres l'imitent et que certains tâchent de le faire oublier en se souvenant de lui. Comment s'est-il donc pu faire qu'après avoir commencé à en parler, tout à l'heure, avec distinction nous soyons arrivés peu à peu à le décrier comme le dernier des plagiaires pour en revenir, à son égard, à une appréciation qui pour ne pas être, je le crains, définitive n'en est pas moins, pour l'instant, favorable, et, tout cela, sans avoir modifié, autrement qu'en apparence, notre façon de penser de lui qui est celle d'une sorte d'estime non engouée mais raisonnable.

L'autre. — Aurions-nous été des ironistes ?

L'un. — Ou des sots ?

L'autre. — Vous vous croiriez sans doute l'un et je serais l'autre.

L'un. — Cela se pourrait intervertir si vous le preniez d'une façon qui me semblerait inexacte à votre endroit.

L'autre. — Laissons cela et restons ce que nous sommes.

L'un. — Et ce que chacun s'imagine de l'autre qu'il ne le voudrait pas être.

L'autre. — Etions-nous des sots ?

L'un. — Ayons l'hypocrisie réciproque de feindre de ne le pas croire car, à moins que nous n'en donnions avis, qui donc aurait le temps de s'en apercevoir à l'époque où nous vivons.

L'autre. — Des ironistes alors ?

L'un. — Nous sommes d'un caractère bien prudent et n'avons pas assez de grâces dans l'esprit pour en risquer l'agréable impertinence et en tenter la manière et, eussions-nous eu l'audace d'en vouloir faire l'essai, le spectacle des difficultés où mène la témérité d'être ainsi nous y eût fait hésiter. Car une fois convaincue d'ironie la conduite d'un jeune homme devient si laborieuse qu'elle nécessite l'emploi de ressources infinies dans l'à-propos et la sagesse. On en est à la situation d'être forcé de ne jamais se montrer plus que comme de profil ce qui ne va point sans fatigue et sans un peu de contorsion.

Etre reconnu pour ironique c'est se priver de toute sécurité dans le commerce du monde. C'est renoncer à cette entente admirable qui existe entre les hommes et que rien n'a pu tout à fait détruire et par laquelle ils sont portés à croire ce qu'ils se disent, à le croire d'une créance simple, ouverte, improvisée, traditionnelle. Cette crédulité n'est-elle pas un sentiment charmant et fondamental, utile même et qui permet le mensonge et facilite la calomnie ? S'être montré ironique et avoir été jugé tel c'est renoncer au bénéfice de ce privilège essentiel. A partir du moment où l'on s'en est exclu par le fait d'avoir manqué à sa connivance on devient suspect, « outlaw ». Tout ce qui de vous, jadis, eût été accepté sans controverse ne sera plus admis que sur examen. Il y a prévention et désormais — car les exemples les plus simples incluent les effets les plus compliqués — si vous dites : il pleut et

qu'il pleuve il vous faudra des excès de preuves qui auparavant eussent été superflues pour y faire acquiescer l'opinion maintenant réfractaire à vos moindres allégations et qui alors s'y fût montrée si bienveillante.

L'autre. — Ne soyons donc point ironistes et agréons la pensée de ne l'avoir jamais été. Mais encore pourquoi parlâmes-nous de façon contradictoire de cet écrivain qui déterminâ en nous un si vif conflit de jugement. Fût-ce pour avoir de l'esprit à ses dépens ?

L'un. — Nous y aurions si mal réussi que nous nous devrions l'un à l'autre d'en décliner l'entreprise.

L'autre. — Fût-ce par vanité ou par envie ?

L'un. — Nous ne sommes guère de ceux qui ne se croient de talent qu'autant qu'ils en dénie à quiconque aucun. D'ailleurs que prétendrions-nous ? Un dilettantisme préservateur nous a garantis de toute immixtion autre que spéculative en la Forêt sacrée des Muses où on se comporte, dit-on, un peu trop comme dans un bois et nous n'avons rien de commun avec cet écrivain que de savoir lire.

L'autre. — Et de l'avoir lu.

L'un. — De même qu'il ne tint aux lettres que par savoir écrire.

L'autre. — Et mal écrire.

L'un. — Nous voici revenus d'un commun accord au dénigrement.

L'autre. — C'est donc que la pente y est involontaire.

L'un. — Il y aurait là une force secrète qui pousserait à prendre cette tournure toute causerie littéraire et nous représenterions un état d'esprit contemporain.

L'autre. — Je le crois.

L'un. — Ainsi nous qui ne sommes ou du moins croyons n'être ni sots, ni ironiques, ni envieux et avons même de l'estime pour l'écrivain que nous vilipendons comme malgré nous et par l'effet de quelque sorcellerie, nous représenterions une habitude fort courante de l'heure présente qui est de ne jamais exprimer sur un auteur, même admiré, que les opinions les plus défavorables ; et si nous-mêmes qui sommes indifférents à tout cela donnons l'exemple et l'indice d'une pareille déviation dépré-

ciative du sens critique, que doit-il en être des personnes intéressées.

L'autre. — On sait ce qu'il en est.

L'un. — Et pourquoi en est-il ainsi ?

L'autre. — Je crois en avoir trouvé une raison. Elle est dans un fâcheux défaut de cette critique orale que pratiquent entre eux les auteurs et qui cherche à établir une sorte d'ordre préalable dans le niveau des œuvres contemporaines. Elle s'est trop abstenue de juger. Juger, n'est-ce point s'enquérir puis résoudre des opinions diverses en une qui aboutit à se déclarer pour la beauté, l'insignifiance ou le néant d'un ouvrage et, cela, avec une sorte de rigueur qui le considère en lui-même et tâche de se rendre compte de sa valeur vraie, absolue. Or au lieu de faire cet examen avec une impartialité d'où résulterait un jugement incomplet peut-être mais sincère, on préfère établir ce que vaut une œuvre par rapport à telle autre et on ne conclut ainsi qu'à une supériorité ou à une infériorité toute relatives. Au lieu de juger donc on compare et la réputation ou le discrédit d'un écrit s'établit par repoussoirs et non intrinsèque. A ce jeu la vanité se satisfait mais s'exacerbe. Aussi de quel œil inquiet les littérateurs ne se surveillent-ils pas, avec quelles tracasseries ils se toisent, et le soin presque maniaque qu'ils apportent à cela !

Cette méthode d'appréciation a causé cette habitude générale de dénigrement dont nous sommes, nous interlocuteurs désintéressés, les irresponsables succédanés ; car, toute réputation ne s'obtenant plus qu'au détriment d'une autre dans l'esprit rétréci et faussé des contemporains, la précaution de tout décrier s'est imposée. Aussi dans la sorte d'irritation intellectuelle qu'a produite cette préoccupation comparative tout signe d'une notoriété quelconque a pris une extrême importance et on ne pardonne plus à un rival d'avoir deux fois son nom dans un journal, y serait-il parce que des cambrioleurs auraient visité sa maison. Son œuvre pourrait bénéficier de cette réclame fortuite qui romprait l'équilibre des incognitos réciproques ou des prétentions mutuelles.

Un livre est-il beau on s'inquiète s'il est mieux, mauvais il ne le sera que par rapport à un pire et toute

louange n'est goûtée que si elle bifurque en un blâme dont on se réjouit plus pour qui l'encourt qu'on ne se félicite de n'y point avoir part.

L'un. — Tout cela est fort raisonnable et j'y acquiesce d'autant plus volontiers que je serais en mesure d'y répondre, ce qui fait que vous n'avez que relativement raison ayant virtuellement tort de ce que je vous pourrais objecter.

L'autre. — Répondez-y de grâce et donnez-moi le prétexte par votre possible ingéniosité de ne pas avoir à m'entêter trop à ce que vous me semblez plutôt admettre qu'adopter.

L'un. — Supposons donc, ne serait-ce que pour délasser notre esprit du spectacle que vous lui avez créé, ces restrictions qui nous étonnèrent provenir d'un sentiment d'une excessive et touchante délicatesse. Ne serait-ce point pour préserver les œuvres aimées de la promiscuité d'une admiration un peu envahissante que nous chercherions à les isoler et à en déconseiller la lecture par le peu de cas que nous feignons d'en faire.

Si le renom de leur inintérêt s'est, par bonheur et grâce à nous, assez répandu pour décourager toute tentative de curiosité avec quelle joie secrète nous relisons le volume qui ne représente plus aux yeux d'autrui que l'idée d'un fatras repoussant ou d'un résidu sordide et qui contient, préservé par notre vigilante hypocrisie, un intime et pur trésor!

Attribuons plutôt à ce subterfuge ce que notre conversation de tout à l'heure constata avant que votre boutade eût tenté de l'expliquer et soyons heureux qu'à peine un peu de subtilité nous permette d'imaginer agréablement nos contemporains, non plus comme des gens trop préoccupés de soi-même pour n'y pas comparer tout le reste, mais sous l'aspect plaisant de pratiquer l'admiration d'une manière assez nouvelle et si ingénieuse que l'on s'y puisse méprendre.

HENRI DE RÉGNIER.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'INTOLÉRANCE

La Tolérance est la caractéristique des âges sans croyances, elle est la vertu des esprits sans foi.

L'Intolérance est le levain des idées grandes, elle est la vertu des âmes vigoureuses et hautes. Rien ne vaut que ce que l'on pense, sinon on ne pense rien, on ne croit à rien.

La vérité de ces deux axiomes n'a cessé d'être évidente que le jour où l'on a voulu fonder tous les rapports sociaux sur l'hypocrisie mutuelle, quand on a eu besoin d'excuser les vices du prochain pour faire oublier les siens. Aussi maintenant, le reproche d'intolérance est devenu le plus terrible qui se puisse adresser à un homme qui, par l'exaltation et l'affirmation de ses propres opinions, tend à troubler la quiétude coutumière.

Désormais, le politique qui n'assure pas avec bienveillance que toutes les formes de gouvernement sont bonnes, l'apôtre qui ne salue pas avec bonhomie la religion rivale, le critique qui se refuse à parler de toute œuvre avec la même banale indifférence ; tous ceux-là n'auront en partage que la haine de leurs concitoyens, lésés dans leur repos et leur tranquillité.

Il est possible que le devoir de celui qui juge soit la tolérance ; celui qui recherche le beau partout où il est susceptible de se manifester, devra pouvoir le trouver dans Shakespeare et dans l'Alighieri, dans Goethe et dans Rabelais. Mais le devoir de Goethe n'était-il pas d'admettre comme beau cela seul que voyait Goethe ? et quelle puissante raison aurait pu l'inciter à écrire *Faust*, s'il percevait à côté de ce poème, quelque chose d'une égale beauté.

L'artiste doit être intolérant, comme intolérant le philosophe, comme intolérant le sociologue, comme intolérant le prêtre.

Nul être animé d'une foi sincère, vaillante et bien poussée, n'admettra une foi meilleure, ou même équivalente à la sienne. S'il en admet une meilleure, que ne l'a-t-il choisie ? Et s'il a préféré un idéal médiocre à un idéal supérieur, n'est-il pas semblable à un fou misérable délaissant un parfum inestimable, pour se satisfaire d'une vague odeur ? S'il conçoit une foi équivalente à la sienne, il ne pourra se décider à choisir qu'en vertu de considérations extérieures à cette foi même, et à vrai dire il sera sans conviction et sans croyance.

Rien de ce qui fut grand dans ce monde, n'a été fondé avec la tolérance, les sectaires seuls ont été les créateurs. Voyez-vous les Pères de l'église catholique faisant place aux pontifes de Cybèle, et Origène disant à Celse : « Nous avons peut-être raison tous les deux » ; voyez-vous Luther disant au pape : « Nous pouvons nous entendre » et les Jacobins de 93 murmurant aux émigrés : « Nous sommes tous dans le vrai ». Dans le symbolique débat de la reine Athalie et du jeune Joas, c'est Joas qui a raison : « Lui seul est Dieu, Madame et le vôtre n'est rien » dit-il : Seul aussi notre idéal est dieu, les autres ne sont rien ; ainsi tout esprit doit nier et repousser ce dont il pâtirait, et ne peut admettre que les pensées non contradictoires à sa norme. C'est la condition vitale de ses rêves et de leur réalisation.

Cependant les raisons n'ont pas manqué à ceux qui préconisent la tolérance, elles peuvent être ramenées à deux sortes, et leur vraisemblance provient de deux erreurs.

Il n'y a pas de beau absolu, est-il dit, dès lors de quel droit réprover et poursuivre certaines formes ? En acceptant cette négation de l'idée éternelle de beauté, qu'encore il faudrait justifier, il est facile de voir que ce motif ne peut être allégué que par un ignorant ou par un sycophante, car le créateur ne combat pas pour la Beauté absolue, ni pour le Bien essentiel, ni pour le Vrai infini, mais pour l'idée qu'il s'est faite de la Beauté, du Bien ou du Vrai. Dès lors il combat pour sa propre existence, il

faut qu'il soit sectaire pour sa propre conservation, son intolérance sera sa sauvegarde. Demanderait-on au corps humain d'accepter en lui des matières hostiles, des toxiques mortels, des microbes dangereux? non. Pourquoi donc demander à l'esprit d'accueillir des principes désorganisateur; d'élire des idées vénéneuses, de consentir à des théories ennemies de sa substance? Ce sont pourtant ces propagateurs de la tolérance, qui, moralistes purs, blâment le suicide et méprisent la désertion; s'ils ne voyaient pas en ces deux actes seulement la perte d'un utile contribuable, ou d'un soldat nécessaire, ils reconnaîtraient que la déchéance de l'esprit est plus redoutable, puisque nul croyant ne voudra désertir, s'il sait protéger sa croyance; et quelle défense de la foi, sinon l'Intolérance?

Pour la bonne harmonie de leurs rapports communs, pour la facilité et l'agrément de leurs relations mutuelles, les hommes doivent pratiquer la tolérance, est-il dit encore, Cette affirmation est à la fois trop large et trop étroite. Un gouvernement doit être tolérant certes, car il doit protéger toutes les individualités qu'il dirige, et doit faire respecter les opinions quelles qu'elles soient des citoyens qui ont accepté sa suprématie, c'est-à-dire qu'il doit scrupuleusement tolérer les intolérances diverses de ses mandants? Mais les sectes, les partis, n'ont pas vis-à-vis de ce gouvernement les mêmes obligations, puisque plusieurs professent au contraire des dogmes opposés aux dogmes constitutionnels en vigueur. Un gouvernement persécuteur à la fois du catholicisme et de l'anarchie, est aussi illogique qu'un gouvernement persécuteur de la franc-maçonnerie et de l'athéisme, car il manque à son obligation la plus évidente, qui est de ne favoriser aucun groupe d'individus aux dépens d'un autre groupe, et d'établir le meilleur équilibre possible entre ces différentes confessions.

De même, la tolérance est indispensable au savant, à l'homme de science, car, chez lui, l'intolérance serait une attitude absurde puisqu'elle consisterait à nier, en vertu de principes *à priori*, les notions qui lui sont fournies par l'expérience. Or, comme le savant ne peut baser ses hypothèses que sur l'exacte observation des phénomènes, il ne lui est pas permis de repousser les faits qui contredisent ces notions acquises.

Quant à la tolérance philosophique, sociologique, religieuse ou artistique, elle est blâmable et méprisable même, car elle n'est, en dernière analyse, qu'une manifestation du scepticisme. Ceux qu'on appelle avec admiration les grands tolérants, sont ceux dont l'âme faible n'a jamais pu arriver à une croyance, quelle qu'elle soit : jadis M. de Voltaire, aujourd'hui M. Renan. Tous ceux qui œuvrèrent au contraire, tous les hardis, tous les novateurs, furent des fanatiques et des intolérants, tous ceux qui voudront innover et œuvrer devront être des intolérants et des fanatiques. Qu'ils chassent loin d'eux toute idée, toute vision, hostile à leur rêve, tout dogme négateur de l'idéal qu'ils ont voulu poursuivre, et qu'ils espèrent atteindre. Qu'ils luttent pour l'existence de leur pensée, comme ils lutteraient pour la conservation de leur énergie, comme ils luttent pour la vie. Qu'ils n'écoutent pas les indifférents ou les sots, et qu'ils sachent que le jour où ils renonceront à leur attitude, le jour où ils cesseront de défendre la Tour d'ivoire où ils ont enclos leur songe, ils perdront tout pouvoir de le voir advenir.

Qui que vous soyez, jeunes gens, athées ou catholiques, conservateurs ou anarchistes, naturalistes, psychologues ou symbolistes, si votre foi est sincère, si vous ne l'avez pas choisie pour d'inavouables et basses raisons, mais bien librement et selon les naturelles dispositions de votre esprit ; jeunes gens, soyez intolérants !

BERNARD LAZARE.

CAUSERIE

Sans nous arrêter aux conclusions probantes de M. Taine qui veut pour tout mot autant de sens qu'il y a de bouches pour le proférer — arrivé qu'il est (ce mot) à l'entendement de chacun par une voie progressive de sensations fortuites et nécessairement individuelles —, il nous est loisible d'admettre en principe ce simple aphorisme : tout mot évoque simultanément une idée et son contraire. — Historiquement les classiques exemples des « bonnes déesses » et du « Pont-Euxin » sont présents à toutes les mémoires ; nous savons un village de France où le grand froid ne s'exprime que par cette phrase « un temps à suer tout nu » — ; les exemples seraient innombrables à tirer de l'ironie contemporaine.

Il n'est pas, en effet, possible d'exprimer directement une idée sans que la subtilité intellectuelle du lecteur ou de l'interlocuteur ne témoigne par un sourire approbateur que, si la portée exacte de notre phrase ne lui apparaît pas encore distincte, il en a néanmoins saisi les intentions ; à plus forte raison l'expression indirecte dont est coutumière cette époque, provoque-t-elle chez l'auditoire les sensations les plus contraires (car nous ne croyons pouvoir mieux définir que par ce mot *sensation*, l'effet premier du langage parlé ou écrit).

Nous ne savons donc, vraiment, pas comment on a pu faire à certains écrivains contemporains un reproche de leur prétendue obscurité : ce reproche fût-il fondé (nous ne disons pas justifié, car il est par hypothèse injustifiable), en quoi leurs écrits se distingueraient-ils par là d'un article de M. Wolf, par exemple, écrivain bourgeois

et critique anecdotique ? Nous n'insisterons pas sur l'exemple offert du journalisme en général où la nécessité de la copie à vide explique et innocente une obscurité étrange. Le charabia parlementaire où les mots les plus variés et les plus inattendus voilent les appétits les moins esthétiques de l'âme humaine, relèverait plutôt de l'ironie et en figurerait un état chronique et peut-être inconscient assez sensible en ce mot : *Fraternité*.

Des vocabulaires techniques de la pharmacie et des traités de versification il y a peu à conclure : la matérialité immédiate de leur objectif leur conservant une certaine apparence de netteté : la *Kochine* par exemple ne sera jamais prise pour la *consonne d'appui*, ni réciproquement ; à ce propos toutefois et sans y insister, remarquons que certains mots d'une matérialité essentielle prennent peu à peu on ne sait quelle vague auréole de légende : que veut dire exactement, par exemple, pour le parisien, le mot *vin* ?

Que pouvons-nous donc espérer, quel résultat pouvons-nous prévoir de cette coûteuse opération contemporaine appelée — est-ce encore l'antiphrase ? — « la diffusion des lumières » ?

*
* *

Cette ironie, terme logique de tout langage accompli, nous l'aimons dans l'œuvre de M. Barrès, et notez que le plaisir s'y intensifie pour nous, par notre persuasion que M. Barrès, en dépit de sa réputation de mystificateur, est l'un de ceux qui expriment le plus simplement et le plus directement leurs sensations.

La culture du *moi*, intéressante pour chacun, doit être extraordinairement captivante pour M. Barrès dont le *moi* est d'une végétation à ce point luxuriante qu'on en vient à soupçonner là quelque effet de l'engrais K6. On peut, toutefois, se demander si tous les *moi* sont également susceptibles de culture ; car, enfin, cette culture du *moi* n'exclut pas tout sentiment d'altruisme, sans quoi en saurions-nous les procédés si charitablement communiqués par M. Barrès à qui veut le lire ? Cette sympathie témoignée par tant de divulgations désintéressées éveille en nous des sentiments de réciproque considération. —

Voici donc un lien entre « égotistes » un intérêt reconnu au coup d'œil lancé dans le champ du voisin — une gradation, par autant, dans les sympathies éveillées. Voici qu'on est justifié à ne faire que peu de cas de la culture intensive de certains *moi*, — de la nature de l'ortie textile ou du chardon à carder ; car M. Barrès ne s'est pas interdit (au contraire) de discuter le *moi* des autres, et même (à charge de revanche) de le mépriser avec satisfaction. Ah ! blâmerions-nous chez un philosophe ce sentiment de dédain (dont M. P. Z. Vénal nous narrait ici même les vicissitudes), quand le premier regard intellectuel jeté autour de soi provoque chez tout jeune homme bien né l'écoeurement d'où résulte ce fameux désir de rénovation par quoi toute nouvelle génération est sublime et ridicule ?

*
* *

Perspicace, M. Barrès n'est pas éloigné de nier le *moi* de l'enfant de douze ans ; oublie-t-il (et qu'importerait en somme) qu'il limite ainsi à quelques « hommes représentatifs » l'entité collective dite : humanité ? Un petit nombre d'hommes, en effet, dépassent intellectuellement cet âge critique : la puberté de l'intelligence est lente ou d'une précocité stérilisante et le peu que crée une génération en est l'irréfutable preuve. En tout cas M. Barrès semble préconiser la mise en jachère des âmes adolescentes ; qu'avons-nous rêvé de plus dans nos meilleures heures de paroxysme ? et n'est-ce pas de l'illettré que nous sollicitons tout salut littéraire et social ?

Au-dessus des récents débats — où la « démoralisation », fruit des lectures shakespeariennes, fût mise en parallèle avec la pure et salutaire éthique de Coridon et d'Alexis, de Bathylle, d'Horace, l'éducateur par excellence, si tendre pour Thaliarque, si vénale ment louangeur pour Mécène (dont il transforma les assiettes en écu-moires), et qui a, généralement, avili de plagiats les polyphonies de l'Hellas pour plaisanter complaisamment sa propre lâcheté, flatter bassement le vainqueur qu'avaient combattu ses amis, et pour louer (là est le secret de sa suprématie scolaire, peut-être) les ancêtres, symbole perpétué du fait accompli, du *statu quo antè* — au-dessus

des récents débats, disons-nous, aucune voix ne s'est-elle fait entendre ? — :

« Licenciez les lycées, brûlez les bibliothèques !

Shakespeare, Eschyle, si on ne les recrée pas en son âme vive, sont des mots, *words, words!* — la gloire littéraire, l'héritage des siècles ? mais quelle plus pure gloire (et légendaire celle-là, c'est-à-dire toute belle) que celle d'Orphée ? et quel héritage plus noble et plus précieux que celui de notre âme même ! — Or c'est elle qu'il faut défendre ; et contre quoi donc ? contre cette littérature même qui la gaspille jusqu'à l'annihiler. — Ne criez pas à l'iconoclastie : vos idoles sont muettes et ne résonnent que de l'écho de nos propres prières. N'enseignez rien, car vous ne savez rien ; taisez-vous, devant le fiasco des littératures et des politiques, assez de culture — laissez pousser *les barbares !.....* »

Cette voix ne s'est pas fait entendre, et certes nous ne l'aurions pas écoutée : n'avons-nous pas tous, plus ou moins, vingt bonnes années à donner à la multiplication de petits in-seize ou de gros in-octavo ? Que ferions-nous de notre *moi* si nous lui interdisions ce prétexte à végéter..... jusqu'à la moisson ?

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

NOTES ET NOTULES

M. Gabriel Fabre a composé sur l'*Orgue*, de Charles Cros, une musique spécialement attachante. La mélodie croît de strophe en strophe avec une singulière puissance d'unité. De la première mesure à la dernière le rythme se déploie continûment, en une ligne pure, merveilleuse d'énergie et de suggestion. L'esthétique y est maîtresse. Un dessin rehaussé de coloris par Paul Signac donne à cette publication de l'éditeur Lemoine une apparence d'art unique.

Les Livres :

Les sept Princesses, par Maurice Maeterlinck (Lacomblez, éditeur).

Villiers de L'Isle-Adam, par Henry Bordeaux (Siffer, Gand). Si la critique d'une critique était bien séante et pouvait convenir à d'autres qu'à MM. X. Y. Z. et W., maréchaux de la Chronique et ducs de la Bibliographie, qui (à charge de revanche) traitent en œuvres d'art leurs mutuelles brochures annuelles, ultime métamorphose de l'article quotidien. — Si la critique de la critique était décente, certes elle serait de mise ici : l'étude de M. Bordeaux est fort belle et peut faire foi sur cette étrange figure de Villiers de l'Isle-Adam ; l'homme, l'œuvre (le monde moderne, le monde mystérieux, le monde passionnel, philosophie et religion, le style), la synthèse de l'œuvre, telles sont les divisions de ce travail documenté et attachant.

Pour paraître :

Les Cygnes, par Francis Vielé-Griffin (Vanier) — sous presse.

Le Stage, par Jean Ajalbert.

Le Miroir des Légendes, par Bernard Lazare.

Le Gérant : L. BERNARD.

- PAUL ADAM. — *Les volontés Merveilleuses.*
 JEAN AJALBERT. — *En Amour. — Femmes et Paysages*
 MAURICE BARRÈS. — *Le jardin de Bérénice.*
 LÉON DIERX. — *Œuvres.*
 E. DUJARDIN. — *Antonia. — La Comédie des Amours.*
 FÉLIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*
 A. GIRAUD. — *Les dernières fêtes.*
 ÉMILE GOUDEAU. — *Poésies et romans.*
 F. HEROLD. — *La joie de Maguelonne.*
 GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
 JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
 GRÉGOIRE LE ROY. — *Mon cœur pleure d'autrefois.....*
 MAURICE MAETERLINCK. — *Drames et poèmes.*
 STEPHANE MALLARMÉ. — *Œuvres.*
 HENRI MAZEL. — *Le Nazaréen.*
 LOUIS MENARD. — *Les reveries d'un payen mystique.*
 STUART MERRILL. — *Les Fastes. — Les Gammes.*
 EPHRAÏM MIKHAËL. — *Œuvres.*
 OCTAVE MIRBEAU. — *Romans.*
 JEAN MOREAS. — *Poésies.*
 GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
 FRANÇOIS DE NION. — *La Peur de la Mort.*
 FRANCIS POICTEVIN. — *Romans.*
 PIERRE QUILLARD. — *La gloire du Verbe.*
 ERNEST RAYNAUD. — *Les Cornes du Faune.*
 HENRI DE REGNIER. — *Poèmes.*
 ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit.*
 J.-H. ROSNY. — *La légende sceptique. — Daniel Val-
 grave.*
 ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
 JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
 FERNAND SEVERIN. — *Le don d'enfance.*
 JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
 CHARLES VAN LERBERGHE. — *Les Flaireurs.*
 GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
 PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
 VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
 FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Poèmes.*
 T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

VIENNENT DE PARAÎTRE :

ENQUÊTE SUR LE SOCIALISME EN EUROPE

par THÉODORE DE WYZEWA (*Perrin, éd.*)

ÉPISODES, sites et sonnets

par HENRI DE RÉGNIER (*Vanier, éd.*)

LE VICE FILIAL

par PAUL ADAM (*Kolb, éd.*)

SOUS PRESSE :

LES CYGNES (nouveaux poèmes)

par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (*Vanier, éd.*)

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LE MIROIR DES LÉGENDES

par BERNARD LAZARE (*Lemerre, éd.*)

LE STAGE (roman)

par JEAN AJALBERT (*Tresse et Stock, éd.*)

PELLÉAS ET MÉLISANDE (drame)

par MAURICE MAETERLINCK (*Lacombez, éd.*)

TEL QU'EN SONGE

par HENRI DE RÉGNIER